

PHILIPPE ALEXANDRE
BÉATRICE DE L'AULNOIT

Clementine Churchill

La femme du lion



Tallandier / Robert Laffont

CLEMENTINE CHURCHILL

DES MÊMES AUTEURS

Heureux comme un socialiste en France, Plon, 2014.

Des fourchettes dans les étoiles. Brève histoire de la gastronomie française, Fayard, 2010.

Pour mon fils, pour mon roi. La reine Anne, mère de Louis XIV, Robert Laffont, 2009 ; Pocket, 2010.

Trop d'impôts tue l'emploi, Robert Laffont, 2005.

La Dame à la cassette, Robert Laffont, 2004.

Le Roi carême, Albin Michel, 2003.

La Dame des 35 heures, Robert Laffont, 2002.

La Dernière reine. Victoria 1819-1901, Robert Laffont, 2000 ; coll. « Documento », 2013.

PHILIPPE ALEXANDRE
BÉATRIX DE L'AULNOIT

CLEMENTINE CHURCHILL
La femme du lion

TALLANDIER / ROBERT LAFFONT

© Éditions Tallandier / Robert Laffont, 2015
2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-1608-8

SOMMAIRE

Chapitre premier. – L’impromptu de Portland Place . .	11
Chapitre II. – Un fantôme de père	31
Chapitre III. – Éducation politique	47
Chapitre IV. – L’Enchanteress	65
Chapitre V. – Le naufrage du premier lord	87
Chapitre VI. – Femme de guerrier	103
Chapitre VII. – La révolution des femmes	113
Chapitre VIII. – L’année noire	127
Chapitre IX. – Un manoir princier	143
Chapitre X. – Une famille bien anglaise	159
Chapitre XI. – Un mari qui écrit	175
Chapitre XII. – La chasse aux dragons	193
Chapitre XIII. – Des enfants ingouvernables	209
Chapitre XIV. – Seuls contre Hitler	225
Chapitre XV. – Du sang et des larmes	239
Chapitre XVI. – Les cousins d’Amérique	255
Chapitre XVII. – Ambassadrice auprès de l’oncle Jo . .	273
Chapitre XVIII. – L’amer champagne	297
Chapitre XIX. – Retour à la terre	315
Chapitre XX. – La casaque rose	329
Chapitre XXI. – Le match de trop	349

CLEMENTINE CHURCHILL

Chapitre XXII. – Le crépuscule d’un dieu	361
Chapitre XXIII. – Lady Churchill	379
Bibliographie	387
Index des noms de personnes	391

*Si mon grand-père n'avait pas eu Clementine,
il n'aurait été que la moitié de l'homme qu'il fut.*

Sir Nicholas Soames, membre du Parlement
(aux auteurs, le 8 juin 2015).

Chapitre premier

L'IMPROMPTU DE PORTLAND PLACE

Recevoir treize personnes à dîner n'est pas un accident mortel. Mais pour lady St Helier, dont la table est la plus courue de Londres, c'est tout simplement impossible à concevoir.

Dans son hôtel particulier, à deux pas de Regent's Park, cette fameuse maîtresse de maison a l'art de mêler hommes politiques et journalistes, banquiers, amiraux et écrivains comme Oscar Wilde ou Somerset Maugham. Lorsqu'il quitte son Dorset natal, l'austère Thomas Hardy, auteur du best-seller *Tess d'Uberville*, loge 52 Portland Place. La romancière américaine Edith Wharton apprécie aussi le grand salon où les palmiers se mêlent aux confortables canapés pour une bonne conversation à l'heure du thé devant un feu de cheminée : « Je séjournais chez elle chaque fois que je venais à Londres en me soumettant avec joie aux inévitables séries de grands déjeuners et de grands dîners, en raison du réel plaisir que j'avais d'être avec elle... Cette femme qui, aux yeux de centaines de gens n'était que la plus résolue et la plus imperturbable des hôtesse, une sorte de machine à recevoir, avait une forte personnalité. » La romancière ajoute : « Elle aurait été, j'en suis certaine, amusée, si elle avait entendu, et je pense que ce fut le cas, raconter l'histoire de ce chef cannibale qui, sur le point d'envoyer un explorateur captif à la marmite, se ravise soudain et lui laisse la vie sauve en s'écriant : "Mais il me semble que nous nous sommes vus chez lady St Helier". »

Comme les lochs écossais de son enfance qui brusquement s'éclairent sous un rayon de soleil, ses yeux brillent d'un éclat malicieux lorsque l'un de ses invités lance un trait d'humour : « À son contact, les timides perdent leur réserve et les snobs, leur morgue », affirment ses amis. Sa grand-mère tenait déjà une table brillante dans son hôtel particulier d'Édimbourg et elle a grandi dans une famille d'intellectuels. Sa sœur est la mère d'Aldous Huxley, l'auteur du *Meilleur des mondes* et il arrive que lady St Helier participe à des conférences où aucune autre femme n'est admise. Une photo la montre assise, devant son grand bureau, simplement habillée d'une longue jupe et d'une redingote noires avec sa chemise blanche ornée d'une lavallière à pois.

Intelligente, féministe, deux fois veuve, d'abord du colonel John Stanley puis d'un juge éminent, lord St Helier, elle consacre désormais sa fortune à nourrir le midi les pauvres d'un repas chaud dans une cantine et le soir ses amis dans sa salle à manger de Portland Place où elle sert une cuisine si exquise que ses invités se croient transportés à Paris.

En cette journée de mars 1908, elle peut être satisfaite de son plan de table. Le premier des quatorze invités est un « lion » de choix : Winston Churchill, le fils de son regretté ami lord Randolph. À trente-quatre ans, le jeune sous-secrétaire d'État aux Colonies revient tout juste d'une inspection de trois mois en Somalie, Kenya, Ouganda et lady St Helier tient absolument à lui faire rencontrer Frederick Lugard, grand explorateur de l'Afrique ainsi que son épouse Flora Shaw, spécialiste des problèmes coloniaux. Il y aura aussi l'oncle de Winston, lord Tweedmouth, premier lord de l'amirauté ainsi que son meilleur ami, Frederick Smith, brillant avocat et député conservateur avec sa femme Margaret. Pour leur donner la réplique, elle a convié le journaliste politique Henry Lucy, plume assassine de l'*Observer* et de l'hebdomadaire satirique *Punch*.

La dame de Portland Place, qui adore ménager des rencontres imprévues susceptibles de se conclure par un beau

mariage, a ajouté quelques intellectuels d'Oxford bien nés mais surtout une héritière américaine, Ruth More, qui ferait une bonne épouse pour la vedette de la soirée toujours à court d'argent !

Comme il arrive souvent dans les dîners mondains, une invitée se décommande dans l'après-midi. Par qui la remplacer à la dernière minute sans commettre d'impair ? Lady St Helier pense aussitôt à la petite-nièce de son premier mari, la ravissante Clementine Hozier. Un membre de la famille ne saurait se vexer d'être invité en bouche-trou !

À vingt-deux ans, la jeune fille a tout pour elle. Grande, fine, avec beaucoup d'allure, elle ressemble pour certains de ses admirateurs à « un yacht de course ». Sous ses cheveux auburn relevés en chignon, son regard, aux couleurs changeantes comme la mer, respire l'intelligence et la tendresse. Par-dessus le marché, elle adore la politique qu'elle suit avec passion. Lors d'une réception à Portland Place, elle a rencontré le charmant Sydney Peel, petit-fils du grand Premier ministre libéral de la reine Victoria. Pendant quatre ans ils sont sortis ensemble. Comme le héros d'un roman qui l'avait fasciné, Sydney lui faisait porter chaque jour un bouquet de violettes blanches et venait l'attendre à la descente du train chaque fois qu'elle se déplaçait. Très cultivé, il sortait du Balliol College d'Oxford, creuset du parti libéral, et lui avait ouvert les portes d'un autre monde, le grand théâtre de la politique et de la Chambre des communes où son père était *speaker*. Fiancée secrètement à deux reprises, Clementine a rompu définitivement parce qu'elle craignait que cet homme de quinze ans son aîné ne soit pas « son grand amour », ce que déplore encore lady St Helier qui le jugeait un excellent parti.

Car la mère de sa petite nièce, Blanche Hozier, a beau avoir grandi dans un château d'Écosse, elle n'a pas un sou. Divorcée avec trois enfants, elle vit dans une petite maison de Kensington, au 51 Abington Villas. Son fils, Bill, s'est engagé dans la marine sans avoir été à l'université et Clementine,

qui parle parfaitement français, donne des leçons à 2 shillings 6 pence l'heure à tous les enfants de la bonne société qui veulent apprendre la langue de Voltaire. Quand sa mère lui annonce l'invitation de lady St Helier, elle se récrie aussitôt. Elle est épuisée et n'a rien d'assez chic pour un tel dîner. Comble de malchance, ses gants blancs sont sales !

Lady Blanche est indignée. Sa tante a tant fait pour Clementine. C'est elle qui lui a offert sa première robe de bal pour ses dix-huit ans et l'a lancée dans la bonne société. Le prétexte de la tenue est d'ailleurs vite balayé. La jeune fille s'habille divinement, sa taille est élancée et elle porte avec une classe étonnante chez une femme si jeune, les robes longues en mousseline que la reine Alexandra a mises à la mode. Il lui arrive même de les dessiner. Outre ses leçons de français, elle se fait de l'argent de poche en aidant sa cousine, Lena Whyte, qui a ouvert une boutique de couture dans le quartier chic de Mayfair.

Hélas, son arrivée éblouissante à Portland Place ne permet pas à la maîtresse de maison de recouvrer sa sérénité. Car, à l'heure de passer à table, il manque toujours un invité. Et pas n'importe lequel.

Au retour d'une journée toujours trépidante, Winston a l'habitude de se détendre dans un bain chaud et d'y lire ses dossiers. C'est d'ailleurs dans sa baignoire que le trouve son secrétaire privé Eddie Marsh alors que l'heure du dîner est largement dépassée. Le ministre ne veut plus s'y rendre : il est certain de s'y ennuyer.

C'est au tour d'Eddie Marsh de protester. Winston a été bien content de faire appel à la grande amie de son père quand il faisait des pieds et des mains pour participer à la campagne d'Égypte de lord Kitchener qui ne voulait à aucun prix de lui dans ses régiments. Un mot de lady St Helier au général Evelyn Wood a suffi pour faire plier l'irascible commandant en chef des armées impériales.

Le premier plat est déjà servi lorsque, enfin, l'espoir de la politique fait son apparition. Sa place est restée vide à côté de lady Lugard. Clementine reconnaît aussitôt le visage de bébé joufflu du jeune homme rencontré il y a quatre ans au grand bal de lord et lady Crewe dans leur bucolique hôtel particulier de Curzon Street.

Lady Randolph Churchill, grande amie de lady Blanche Hozier, les a présentés l'un à l'autre. Ensuite Winston est resté tel un piquet, sans prononcer un mot. Gênée, Clementine s'est vite échappée pour aller danser avec un de ses chevaliers servants. Le député, lui, est retourné aux Communes défendre une loi de clémence en faveur des Boers, vaincus par l'armée impériale britannique en Afrique du Sud. Il lui dira plus tard : « Je suis stupide et maladroit dans mes relations avec les femmes. » Et il ne sait même pas danser !

Ce soir, il se montre bavard, intarissable même. Il est gai, spirituel, parfois cruel avec un humour qu'il ne s'épargne pas à lui-même. Clementine, sa voisine de gauche, est subjuguée par l'énergie qui se dégage de ce conteur éblouissant. Elle rit en l'écoutant raconter les combats auxquels il a participé à Cuba, en Inde, en Afrique du Sud et dont lady Lugard ne profite guère. Car toute la soirée se résume à un tête-à-tête observé avec un étonnement amusé par lady St Helier. À la fin du dîner, alors qu'il est d'usage que les hommes restent dans la salle à manger à boire du cognac, un cigare à la main, le jeune lion les quitte vite pour retourner au salon où les attendent les dames près de la cheminée.

Comme Clementine, c'est un romantique. Il croit au grand amour. Mais il a tant à faire pour servir la couronne britannique, laisser une trace dans l'histoire et devenir aussi célèbre que son aïeul, John, premier duc de Marlborough, vainqueur en 1704 des armées de Louis XIV à Blenheim sur le Danube ! Exploit récompensé par un fabuleux château où Winston a passé toute son enfance. La guerre, la politique, l'écriture, son avenir l'obsèdent. Son père, second fils du 7^e duc, est mort à

quarante-six ans, âge fatidique chez les Marlborough qu'il est persuadé de ne pouvoir dépasser à son tour.

Depuis trois ans, le sous-secrétaire d'État aux Colonies a consacré tous ses week-ends à lire les discours de lord Randolph et à rédiger du brillant orateur une biographie en forme d'hommage politique qui vient d'être publiée. Au cours du dîner, il a d'ailleurs demandé à Clementine si elle l'avait lue et, comme elle lui a répondu par la négative, il a promis de la lui envoyer, ce qu'il oubliera.

Entre Westminster, ses voyages, ses articles et les huit livres qu'il a déjà écrits, il a peu de temps à réserver aux femmes. Il a pourtant été amoureux à plusieurs reprises. Une première fois, lors de son séjour en Inde comme officier de cavalerie, il est tombé sous le charme de la ravissante Pamela Plowden, fille du gouverneur d'Hyderabad. Ils s'étaient promis de faire le tour de la ville à dos d'éléphant. Mais, pendant huit semaines, Winston ne lui a pas envoyé la moindre lettre et elle a déclaré qu'elle se sentait incapable d'être l'épouse d'un homme politique. Il y a six ans, Pamela s'est mariée avec le riche lord Lytton.

Autre idylle vite brisée avec la belle, talentueuse, et déjà célèbre à vingt-deux ans, comédienne américaine Ethel Barrymore. Fille d'une grande famille d'acteurs, il l'a rencontrée aux États-Unis où il donnait une série de conférences sur la guerre des Boers pour gagner un peu d'argent. Lorsqu'elle est arrivée en tournée en Angleterre, il n'a pas manqué de la bombarder de bouquets et de billets doux. Chaque soir, à la fin de sa représentation, il l'emmenait souper au Claridge. En juillet 1902, pour l'épater, il l'a même invitée un week-end à Blenheim. Mais elle non plus n'était pas prête à jouer les seconds rôles derrière une vedette de la politique.

Après, il y a eu Muriel Wilson, fille d'un armateur américain, fortunée, et néanmoins charmante. Lors d'un voyage en Italie dans la voiture de Lionel de Rothschild, elle a tout fait pour le guérir de son incapacité à prononcer les « s », fâcheux

handicap pour un député. Elle lui faisait répéter : *The spanish ships I cannot see for they are not in sight*. Cette touchante attention n'a pas empêché Winston d'écrire à sa mère que sa relation avec Muriel était d'une « affreuse banalité ». Au début de 1904, il l'a quand même demandée en mariage et c'est elle, une fois encore, qui a refusé, pensant qu'il n'avait aucun avenir. Le hussard enflammé n'a pas réussi à emporter son cœur malgré des lettres passionnées : « Je vous aime parce que vous êtes bonne et belle. [...] Dans vos yeux, je ne me sens jamais ridicule. [...] Ne claquez pas la porte. [...] Je peux attendre, et peut-être que, vous attendant, je m'améliorerai. [...] Bien sûr vous ne m'aimez pas mais je crois qu'il doit y avoir une clef et si je pouvais la trouver, si vous acceptiez de me laisser faire, je pourrais avec elle ouvrir votre cœur. »

Lors de la visite à Londres de Louis Botha, général en chef des armées boers, devenu Premier ministre du Transvaal, les journaux ont largement commenté la taille du plus gros diamant du monde, le « Cullinan », tout juste découvert à Pretoria et offert à Sa Majesté Edward VII. Mais ils ont aussi évoqué les regards tendres du sous-secrétaire d'État aux Colonies pour la fille de son ancien ennemi : Helen Botha. Le *Manchester Guardian* a même félicité l'homme politique pour ses fiançailles. Bien prématurément, car en ce moment, c'est la brillante Violet Asquith, fille du Premier ministre, qui retient toute son attention. Elle a hérité du sens politique familial et elle est follement amoureuse. Dès leur première rencontre, elle a déclaré à son père : « J'ai vu un génie ! » Pour lui plaire, elle apprend par cœur des poèmes qu'elle lui récite durant les dîners donnés à Downing Street ce qui a provoqué ce commentaire de lord Rosebery : « Ils sont très attachés l'un à l'autre. »

Mais à présent, avec Clementine, c'est une tout autre histoire ! Et cela n'a échappé à aucune des invitées. Dans le vestiaire, alors qu'elles attendent leurs manteaux, elles ne peuvent s'empêcher de complimenter la jeune fille. Éblouie, celle-ci ne veut pourtant pas perdre la tête. Elle se méfie des élans de son

cœur. Après sa seconde et douloureuse rupture avec Sydney Peel, en mai 1906, elle a connu, trois mois plus tard, une autre déconvenue avec un homme dont elle s'est cru trop vite amoureuse lors d'une somptueuse partie de campagne.

En juillet, William Compton, héritier du fortuné marquis de Northampton dont la famille remonte à Guillaume le Conquérant, a donné une fête de cinq jours dans le château de ses parents pour célébrer sa majorité. Les cinquante invités avaient pris un train spécial, puis des voitures à cheval les avaient conduits à la seigneuriale propriété où les attendaient une armée de domestiques, de plantureux buffets et du champagne à profusion. Toutes les filles logeaient dans le château, les garçons sous des tentes décorées de tapisseries et, comble du luxe pour l'époque, éclairées à l'électricité. Des chaperons étaient supposés veiller à ce que les convenances ne soient jamais outragées. Mais dans le parc immense, autour du lac, en cette fin de juillet, les bosquets procuraient d'accueillants boudoirs de verdure.

Clementine avait très vite commencé à discuter avec Lionel Earle, un brillant haut fonctionnaire de quarante ans avec lequel elle avait dansé dans un bal. Il partageait sa passion pour Paris où il avait passé deux ans. Assise dans l'herbe, elle lui avait raconté les deux séjours inoubliables qu'elle y avait faits.

La première fois, en 1901, elle venait de gagner à seize ans la médaille d'argent d'un concours national de français remise par l'ambassadeur Paul Cambon, le grand architecte de l'Entente cordiale. Pour la récompenser, sa mère lui avait offert d'aller visiter Paris pendant quinze jours sous la garde de sa répétitrice française, Melle Louise Henri. Elles logeaient dans un petit hôtel mais passaient leurs journées à explorer la ville. Clementine, éblouie, avait découvert la douceur des promenades sous les marronniers des Champs-Élysées, la beauté de la Seine et les cafés de Montparnasse où bouillonnait la vie culturelle. Melle Henri avait réussi à les faire inviter à un vernissage où la fameuse Polaire avait fait une apparition fra-

cassante. Célèbre pour son tour de taille d'une finesse inouïe, la grande cocotte portait ce jour-là une robe étrangement virginale et un grand chapeau bordé d'hermine.

Un matin, Walter Sickert, grand ami de sa mère, était passé à l'hôtel et ils avaient pris leur *breakfast* dans un petit café où elle avait été surprise de voir que le peintre ne payait rien et que la patronne inscrivait le montant de la consommation sur une ardoise. Après une visite de la galerie du Luxembourg, ils avaient déjeuné dans un bistrot où de nouveau l'addition était notée sur le petit tableau noir. Puis il l'avait emmenée chez Pissaro qui vivait sous les toits près de La Madeleine. Dans l'atelier, une dizaine de personnes buvaient de la bière tiède autour du grand maître de soixante-douze ans qui allait mourir l'année suivante. Il lui était apparu comme un « vieillard magnifique avec sa barbe blanche et son grand chapeau noir ». Le soir de cette mémorable journée, ils avaient dîné à Passy chez un autre peintre, Jacques-Émile Blanche, portraitiste de Proust et de toutes les célébrités de l'époque. Sa maison avait appartenu à la princesse de Lamballe et Jacques-Émile la tenait de son grand-père, le docteur Esprit Blanche, éminent psychiatre et créateur en 1846 de la maison de santé de Passy où ont été soignés Van Gogh, Gérard de Nerval et Guy de Maupassant...

À la fin de ses études, Clementine était retournée à Paris avec sa mère et sa jeune sœur Nellie. Lady Blanche tenait à ce que son aînée, comme toutes les jeunes filles de la bonne société, y passe quelques mois de *finishing school*. En 1903, elle avait loué, rue Oudinot, une maison pour l'hiver et, liberté inconcevable pour l'époque, l'étudiante se rendait sans chapeiron à ses cours de la Sorbonne. Comme sa mère n'avait pas de cuisinière, le midi, elle ne rentrait pas à la maison et déjeunait d'un simple œuf à la coque et de mouillettes au zinc d'un bistro. Quelques jours avant leur départ, Blanche Hozier avait emmené ses deux filles dîner chez Voisin, le fameux restaurant dont le roi Edward VII, avant son avènement, appréciait la

spécialité : une timbale de filets de cannetons aux truffes en gelée. Elles n'y avaient pas goûté mais s'étaient régalingées d'un tournedos pommes soufflées en faisant honneur à la prestigieuse cave de l'établissement. La sérieuse Clementine, déjà économe, s'était inquiétée du montant extravagant de l'addition. Mais Blanche qui, comme sa mère, lady d'Airlie, appréciait la gastronomie française, avait répliqué sans se démonter : « Ma chère enfant, chez les gens civilisés, savoir commander et savourer un bon repas fait partie de l'éducation. »

Dans le grand parc du marquis de Northampton, Lionel Earle avait suggéré qu'ils y retournent ensemble et, pour commencer, il lui avait demandé de l'épouser. Enthousiaste, elle avait accepté. Dès le 15 août, les deux familles avaient annoncé les fiançailles et envoyé les invitations pour le mariage.

Entre les deux, lady Blanche et sa fille devaient faire un voyage en Hollande où leurs amis Labouchère les avaient invitées depuis longtemps dans leur propriété. La bonne Henriette Labouchère, néerlandaise et accueillante, avait tout de suite proposé que Lionel Earle les accompagne. Au soir du second jour, Clementine s'était aperçue avec horreur qu'elle aimait encore moins son nouveau fiancé que le pauvre Sydney ! Compréhensive, Blanche, qui trouvait le diplomate pédant et guindé, avait aussitôt annulé la réception et il avait fallu renvoyer les cadeaux ce que la grand-mère d'Airlie considérait comme *very disgraceful*. De honte, la pauvre Clementine en avait fait une dépression. Comble de malheur, les médecins venaient d'annoncer que sa sœur Nellie était atteinte de tuberculose et qu'il fallait l'envoyer au plus vite dans un sanatorium en Allemagne.

Mais le dîner de lady St Helier n'a-t-il pas tout changé ? Dès le lendemain, Blanche Hozier reçoit de son amie lady Randolph une invitation à venir passer deux jours avec sa fille dans sa propriété de Salisbury. La date est rapidement fixée aux samedi 11 et dimanche 12 avril car le lundi, elles doivent

guerre. Tous les frais sont payés par le groupe *Time-Life* et il emmène son assistant en histoire Bill Deakin et Sarah très choquée par la mort de Gil Winant avec qui elle a rompu quelques mois plus tôt. Nommé à l'ONU à New York par le président Truman, l'ex-ambassadeur s'est tiré une balle dans la tête dans sa maison de Concord. C'est Clementine qui a annoncé la terrible nouvelle à sa fille. Et la presse évidemment ne manque pas de faire le rapprochement entre cette mort et la fin de leurs relations. Elle redoute que Sarah ne noie son chagrin dans l'alcool, une crainte qui sera, hélas, justifiée.

Pour les fêtes, elle tient à être en Angleterre. À Chartwell, elle commence par organiser un arbre de Noël pour tous les enfants qui vivent désormais dans la propriété. Avec leurs mères, ils sont vingt-trois à applaudir au spectacle du magicien et à repartir les bras chargés de cadeaux. Elle n'oublie pas ses petits-enfants ! Le 22 décembre, Edwina Sandys fête ses neuf ans et la grand-mère emmène Diana et ses trois enfants au cirque. À Noël, à Chartwell Farm, elle partage la dinde et le pudding traditionnel de Christopher et Mary, enceinte de sept mois et demi. Un autre soir, elle dîne avec son nouvel ami, le général américain Marshall, rencontré en novembre au mariage de la princesse Elizabeth. L'auteur du plan qui va ressusciter l'Europe l'a séduite. Elle a écrit à son amie Horatia Seymour, en vacances en Afrique du Sud, qu'il était l'« espoir de l'humanité ».

À Marrakech, Winston a bien avancé dans ses *Mémoires de guerre* et a peint six tableaux dont il est plus que satisfait : « Ils sont vraiment d'une facture bien meilleure, moins empruntée, plus aérée et ils font preuve d'une plus grande maîtrise que ceux que j'ai peints il y a douze ans (et que j'ai aussi auprès de moi). Je crois qu'ils t'intéresseront. » Elle les voit plus vite que prévu. Car l'artiste prend froid en restant derrière son chevalet, alors que le soleil s'est depuis longtemps couché derrière l'Atlas enneigé. La pneumonie le guette. Le 3 janvier 1948, Clementine s'envole pour le rejoindre en compagnie de lord

Moran et de sa femme Dorothy, dans un petit avion de tourisme, un Dove fabriqué depuis deux ans par le constructeur anglais Haviland.

Fausse alerte ! Le soir, il lui donne à lire les premiers chapitres du premier tome de ses mémoires, *The Gathering Storm*. Sa femme les parcourt un crayon à la main de son œil sévère comme l'écrivit lord Moran dans ses mémoires :

Elle trouvait qu'il avait mis trop d'initiales qui ne diront rien au lecteur moyen... Il levait les yeux au ciel avec résignation. En réalité, il ne veut pas de critiques, juste des encouragements... Ses livres d'avant-guerre étaient très agréables à lire. Le risque ici était qu'il s'acharne à trop vouloir convaincre la postérité de la justesse de ses choix et que le résultat soit indigeste.

Clementine craint aussi qu'en se replongeant dans le passé, il n'émette des opinions qui pourraient le mettre en difficulté aux Communes. Un soir, parlant des communistes, il lance : « Je pourrais commettre un crime, jeter une bombe sur les éléments les plus subversifs. Je ne crains pas la mort. » Elle lui dit doucement : « Prends un peu de cognac, Winston ! »

À leur retour à Chartwell, la politique ne le lâche plus. En mai, la cousine Clare Sheridan vient déjeuner. Elle ne sculpte plus les dirigeants de l'Internationale communiste. Au cours d'un voyage en Italie, elle s'est convertie au catholicisme en contemplant le portail de la basilique romane d'Assise. Winston, toujours attaché à la famille de sa mère, la reçoit avec d'affectueuses prévenances et pourtant, elle ne peut s'empêcher d'écrire : « Ce cher Winston dans son affreux bleu de travail paraissait un peu pâle. Il fulmine, évidemment, sur l'inefficacité de la clique au pouvoir... Il a le cœur brisé. Il a tenté de m'interroger sur mes projets mais il ne peut s'intéresser à quelqu'un d'autre que lui plus de deux minutes. » Et comment faire autrement quand on ne peut faire un pas sans être applaudi comme un héros. Au début de l'été 1948, ils se